Josué 5 : 10-12 – Christ Pour Tous – 27/6/21 – David Buick

« Les Israélites campèrent à Guilgal et ils célébrèrent la Pâque, le quatorzième jour du mois, au soir, dans les plaines de Jéricho. Ils mangèrent des productions du pays, des pains sans levain et du (grain) rôti, le lendemain de la Pâque, en ce jour-même. La manne cessa le lendemain, quand ils mangèrent des productions du pays. Pour les Israélites, il n'y eut plus de manne et ils mangèrent des produits du pays de Canaan cette année-là. »

Le début du livre de Josué raconte les derniers jours du périple du peuple d'Israël dans le désert pendant une quarantaine d'années et son arrivée dans le pays promis. Après la traversée du fleuve Jourdain à pied sec, le peuple fait une pause pour que toute la génération née dans le désert se fasse circoncire. C'est un moment symbolique où leur passé d'esclavage en Egypte est effacé. Ensuite ils marquent l'anniversaire du jour même où ils sont sortis d'Egypte en célébrant la Pâque, qui avait été instituée cette nuit-là. Et c'est alors qu'un autre changement majeur, peut-être inattendu, intervient : *« La manne cessa le lendemain, quand ils mangèrent des productions du pays. Pour les Israélites, il n'y eut plus de manne et ils mangèrent des produits du pays de Canaan cette année-là »* (v12).

Ce petit passage m'a longtemps interpellé et m'habite à nouveau dans cette période de déconfinement et – nous l'espérons – de sortie de crise. C'est une période où, comme le peuple d'Israël d'autrefois, nous vivons un changement de situation assez rapide. Comme eux, après tout un temps de restrictions, nous vivons le début d'un « retour à la normale » même si, comme pour eux, pour le meilleur comme pour le pire, le « nouveau normal » ne ressemble pas tout à fait à celui d'avant.

Essayons de nous mettre un peu à la place du peuple d'Israël dans leur quarantième année de vie dans le désert. La cueillette de manne six jours sur sept a dû devenir aussi automatique et machinale que notre toilette matinale. Et puis tout d'un coup il n'y avait plus rien ! « Il y a peut-être un bug dans le système, on essaie d'éteindre puis de rallumer… non, cela ne marche toujours pas. Bon, on se débrouille avec les restes de la fête de la Pâque de la veille pour aujourd'hui… ». Mais le lendemain, il fallait aller glaner les produits de leur pays d'adoption, et sans doute apprendre un tas de nouvelles recettes pour cuisiner les produits en question. Et par la suite, il a fallu engager tout le cycle des cultures. Quarante années auparavant il y avait eu ceux qui regrettaient les concombres d'Egypte ; au moment où la manne cesse, il y en avait sans doute ceux qui regrettaient la facilité de ce dispositif, en oubliant peut-être que c'était un régime qui devait très rapidement devenir très monotone.

Lorsque la manne est tombée pour la première fois, tout le peuple avait vécu cela comme une véritable délivrance. C'était un miracle du premier ordre. Ils ont dû en être très contents. Mais ils s'y sont vite habitués et ils ont fini par la détester :

« nous dépérissons à force de ne voir que de la manne ! » (Nb 11 :6). Il y a un proverbe en anglais qui dit qu'à force de côtoyer quelque chose, on finit par la mépriser. C'est tout aussi possible de finir par mépriser ce que Dieu nous donne jour après jour. *« Ne négligez pas la grâce que vous avez reçue de lui ! »* nous dit l'apôtre Paul (2 Cor 6 :1).

C'est une véritable discipline de continuer à discerner la provision de Dieu lorsque nous nous y habituons. Et c'est encore un autre défi de discerner la grâce de Dieu lorsqu'elle ne se manifeste plus de la même manière, surtout lorsqu'elle devient plus discrète et moins directe. Il aurait été difficile de ne pas voir la provision de la manne comme une intervention surnaturelle et divine, tant ce dispositif était extraordinaire : non seulement la manne tombait du ciel jour après jour, elle se conservait du jour au lendemain seulement une fois par semaine, tous les vendredis, lorsqu'elle tombait en double portion, la veille du sabbat, le jour de repos, le seul jour de la semaine où il n'en tombait pas ! C'était sans doute beaucoup plus compliqué de discerner la provision de Dieu alors qu'il a fallu bêcher le sol, semer, chasser les oiseaux, enlever les mauvaises herbes, moissonner, battre, vanner, et moudre avant d'avoir à manger.

Comment comprendre cette évolution dans l'intervention de Dieu auprès de son peuple ? Je pense qu'elle est représentative de son intervention auprès de chacun de nous. Dans les débuts de notre cheminement avec Dieu, il nous nourrit à la petite cuillère, pour ainsi dire. Il n'est pas rare d'avoir connu des moments forts de sa présence ou d'avoir vécu des choses assez extraordinaires d'une façon ou d'une autre. Bien sûr, cela peut toujours arriver, mais je pense que la tendance normale, c'est que Dieu intervient de moins en moins directement. C'est un peu comme s'il nous apprenait à faire du vélo. Son but, comme un parent céleste qui nous aime, c'est de nous voir grandir en autonomie – non pas pour l'oublier ou le rejeter, mais pour progresser dans toute notre vie, toujours en relation avec lui, dans une relation qui ne disparaît pas mais qui évolue.

Juste avant Josué dans la Bible se trouve le livre de Deutéronome. C'est en quelque sorte le testament de Moïse, à la fin des voyages du peuple d'Israël dans le désert, avant qu'il ne passe la main à Josué. Voici comment Moïse récapitule l'action de Dieu pendant ce temps : *« au désert (…) tu as vu que l'Éternel, ton Dieu, t'a porté comme un homme porte son fils, sur tout le chemin où vous avez marché jusqu'à votre arrivée en ce lieu »* (Dt 1:31). C'est très bien, mais le but c'était que le fils apprenne à marcher !

L'auteur de la lettre aux Hébreux s'appuie aussi sur l'image de la nourriture pour évoquer ce chemin de maturité spirituelle : *« vous êtes devenus paresseux pour comprendre. Il s'est passé suffisamment de temps pour que vous deveniez des*

maîtres, et pourtant vous avez encore besoin qu'on vous enseigne les premiers éléments du message de Dieu ! Vous avez encore besoin de lait, au lieu de nourriture solide. Celui qui se contente de lait n'est qu'un enfant, il n'a aucune expérience au sujet de ce qui est juste. Par contre, la nourriture solide est destinée aux adultes qui, par la pratique, ont les sens habitués à distinguer le bien du mal » (Héb 5 :11-14).

Ne soyons pas donc surpris si Dieu « enlève nos petites roues » et nous laisse vaciller un peu au guidon du vélo de notre vie. Ne soyons pas surpris si un jour la « manne » que nous recevions facilement de sa part cesse du jour au lendemain pour nous laisser avec de nouveaux défis. Ne soyons pas surpris si nous ne voyons pas sa main aussi clairement qu'au début. Cherchons plutôt alors à discerner les nouvelles pratiques que Dieu nous appelle à adopter pour le connaître d'autres manières et pour grandir en maturité.

Ce récit a aussi une résonance particulière dans ce moment que nous traversons. Les vaccins aidant, en quelque sorte nous commençons timidement à « sortir du désert » de la pandémie. Cela a été un désert dans le sens où nous avons été privés d'un certain nombre de choses et dans la mesure où nous avons été en grande partie en « mode survie ». Nous avons été largement privés de relations humaines en face à face. Pour certains, ce désert a même pu être avoir des airs un peu romantiques par moments, une sorte de retraite spirituelle, un temps à part avec Dieu à l'image du temps qui nous est décrit dans le livre d'Osée, où Dieu dit à son peuple : *« en la séduisant, moi, je la conduirai au désert, et je parlerai à son cœur »* (Os 2 :16). Nous avons sans doute été amenés à songer à ce qui est vraiment essentiel ; dans un temps où la mort semblait nous guetter à tous les coins de rue, nous avons peut-être vécu un peu plus la présence de Dieu en mode « manne ».

A présent, la vie reprend. Et pour autant que nous sommes soulagés, il y a tout un ensemble d'autres difficultés qui refont surface… à commencer par le besoin de réapprendre à côtoyer d'autres personnes ! Bien sûr c'est en partie une question de personnalités, mais je pense qu'en moyenne, nous sommes tous devenus un peu plus repliés sur nous-mêmes ou sur notre entourage familial immédiat. Nous redécouvrons la vérité du dicton d'Adrian Plass, « tout ce qui m'empêche d'être un bon chrétien, ce sont les autres ».

Ne serions-nous pas devenus plus individualistes ? Je pense que oui. En mode « manne », c'est chacun qui ramassait pour lui-même et pour sa famille. En mode « agriculture », on est appelé très vite à passer à un effort plus collectif, avec un travail d'équipe. Je pense que nous avons à réapprendre à faire équipe avec d'autres, dans l'église et en dehors.

On se lasse vite des rencontres virtuelles par Jitsi, Zoom, et autres, mais elles nous permettaient de tenir les autres à distance. Entre les cultes en ligne, le *click and collect*, et le télétravail, nous étions revenus en mode « manne » pour beaucoup d'autres choses dans la vie aussi, avec tous les inconvénients, mais aussi avec quelques facilités. Pour ainsi dire, comme les Israélites dans le désert, nous n'avions à peine besoin de sortir de notre « tente », de notre maison, pour ramasser le minimum essentiel. Pour certains, la privation de la « vraie vie » a pu encourager une plongée dans la vie en ligne jusqu'à perdre le contact avec la vie incarnée. Tout a tendance à se vivre au travers des écrans.

Pour sortir du confinement, émotionnellement et spirituellement, je pense que comme les Israélites d'autrefois, nous aurons nous aussi à bêcher, à travailler, à exercer des muscles relationnels qui sont peut-être devenus atrophiés. Il y a toute une rééducation à faire. Nous aurons encore à apprendre à nous connaître mutuellement et à nous frotter les uns aux autres. Nous avons à passer d'une expérience de la grâce en mode survie à une expérience de la grâce plus responsabilisante.

Dimanche dernier Valter nous a interpellés par les paroles de Jésus, nous invitant à sortir du « temple » d'autrefois avec ses belles pierres, pour rester plutôt auprès du Seigneur et prendre place dans le temple vivant de son église en pleine évolution. Nous avons un travail collectif à faire pour discerner le chemin dessiné par Dieu pour notre église. Cela ressemble un peu aux Israélites qui devaient discerner ce qui était bon et pas bon à manger dans les champs du pays promis et apprendre ensemble comment les cultiver. Pour eux, ce n'était pas un simple loisir : c'était une question de vie et de mort. Il y avait tout un peuple à nourrir, alors que la chaîne d'approvisionnement venait de se rompre assez brutalement.

Je dis « assez » brutalement car il y avait tout de même une grâce intermédiaire. Nous avons lu que les Israélites ont mangé la production du pays dès qu'ils y ont mis le pied : à ce moment-là, ils ont simplement récolté ce que d'autres avaient cultivé. Avant de s'engager à fond dans leur propre activité agricole, ils ont bénéficié encore d'une autre sorte de « manne » : les produits qu'ils n'avaient qu'à cueillir, le temps de s'habituer à leur nouveau monde.

Je vois ce temps d'été un peu du même œil. Profitons de cette période, un peu au ralenti pour beaucoup, pour nous redécouvrir les uns les autres, redécouvrir un peu plus la vie en société selon nos possibilités, retisser des liens dans l'église, et nous ressourcer. La rentrée sera pleine de nouveaux défis pour lesquels nous aurons à vivre la grâce de Dieu différemment que ces derniers 18 mois. Prions que Dieu nous aide à les relever ensemble.